clame le prix du loyer de cette chambre. Allons, Marie, pas d'hésitation ; ven dons ces meubles, payons-lui l'arriéré qu'il réclame, et puis nous penserons à l'a venir. »

Et les meubles vendus leur permirent de payer la location de la mauvais chambre où elles demeuraient. Il leur restait près de 80 f. « Avec cette somme dit Laure, nous pouvons aller à Paris.—Et pourquoi, demanda sa sœur, quitte rions-nous notre ville natale ?—Pourquoi ? Ne sais-tu pas trop bien que le com merce est ici dans la plus grande souffrance ; que les fabricans renvoient leurs ouvriers ? Dans de pareils momens, le riche est privé de son superflu ; le pauvre de son nécessaire. Et nous sommes pauvres, Marie ! Nous cherchons de l'ou vrage depuis huit jours sans en trouver. Allons à Paris ; on dit qu'on y fait for tune aisément, et que c'est le paradis des femmes. »

Le surlendemain, Marie et Laure descendaient dans un hôtel garni de la ru de Seine.

Pendant toute la route, leurs pensées avaient été bien différentes. Marie, pen chée dans un coin de la voiture, n'avait pu étouffer ses sanglots. Laure, au con traire, s'était livrée aux songes les plus rians : on s'empressait autour d'elle ; d beaux cavaliers lui pressaient la main, lui offraient des fleurs, lui prodiguaient le plus gracieuses flatteries. C'était, non plus la fille du peuple, mais la reine d monde élégant. A leur entrée dans la capitale, les mêmes impressions le avaient suivies. Tandis que Laure avait dévoré d'un œil d'envie les parures ex posées aux montres des riches boutiques, le cœur de Marie s'était serré à la vu de ces citadins qui se coudoyaient sur les trottoirs ; image attristante de l'égoism nécessiteux.

L'hôtel garni où les deux sœurs avaient pris une petite chambre, était habit par quelques étudians, par des peintres et par un jeune homme qui fréquenta ceux-ci, à qui on ne connaissait aucun état, et qui s'appelait Sewrin. Jugez s elles furent courtisées ! C'était à qui serait le plus galant, à qui leur rendrait d ces petits services de bon voisinage, qui sont d'ordinaire le prétexte d'un liaison. Marie et Laure se tinrent sur la défensive. Elles savaient bien que ce empressement des locataires autour d'elles n'était pas désintéressé ; et puis l souvenir de leur père, et le besoin de gagner leur pain, de le gagner honnêtemen les préservaient de la corruption qui naît de l'oisiveté.

Parmi les peintres qui logeaient dans l'hôtel, était un jeune homme d'un gran avenir. Dans le monde artiste, ses toiles étaient déjà renommées. Elève d'In gres, il était meilleur coloriste que son maître, et on prévoyait qu'un jour il aura la même pureté de dessin. Et son ame était peut-être encore plus haut placé que son talent. Il estimait que l'art avait mission, comme la science, d'agrand la pensée humaine et de l'éclairer d'un rayon divin. Il y a aujourd'hui beaucou d'artistes, peintres ou écrivains, qui sourient de cette interprétation et qui disen que l'art ne doit servir qu'à battre monnaie. Ils sont sceptiques ou font semblan de l'être. Dieu, et la vertu, et la patrie, sont des mots qu'ils ont effacés du diction naire. Ils ne connaissent que les pièces d'or, et les belles femmes, et les bon festins. Et le pouvoir n'a garde de les blâmer : quand on ne s'occupe que d ces utiles choses, on ne fait pas de politique, on laisse le gouvernement en repo et c'est tout ce qu'il veut. Julien Revelle était assez malheureux pour ne poin partager ces belles idées ; il avait des croyances, et il poussait la niaiserie ju qu'à l'avouer.

Bientôt une sympathie honnête s'établit entre Julien et Marie. Le noble cœ